

Édition du bout de la rue

NOTE de la maison d'édition :

La banlieue, des villes nouvelles, mieux encore : des ghettos...

Le flic, le Lieutenant Berling, appelé "le Minotaure", fait son boulot. Mais il s'agit d'un être humain tiraillé entre ses jugements sur cette société, ses aspirations et son goût à tout nettoyer...

La pluie venait du nord.

Brusquement.

L'intérieur des appartements étouffait encore de la chaleur accumulée au cours de la journée, occasionnant une sorte de moiteur tropicale à deux pas du boulevard périphérique. Lorsque, soudain, l'horizon se chargea de lourds et menaçants cumulonimbus, zébrés d'éclairs et rythmés de coups de tonnerre assourdissants. Le ciel de plomb de cette fin d'été devint alors ce jet brutal, piquant et glacé.

Rétrospectivement, certains vécurent ce brusque dérèglement climatique comme une allégorie prémonitoire du drame qui allait suivre.

Samir Nasrédine gisait là, le tapis de son salon comme linceul improbable, sur le dos et les yeux grands ouverts. Une étonnante sérénité se dégageait de ce corps sans vie, allongé au beau milieu de cette grande pièce dépouillée, à contempler le plafond désespérément vide et blanc.

La surprenante arme du crime, plantée bien droit dans la poitrine avec juste un filet de sang régulier, concentrait le regard : une clé de sol en métal d'une vingtaine de centimètres, prolongée d'une longue lame effilée de même taille. J'en avais pourtant vu des outils de mort et autres objets contondants, mais une clé de sol... Côté imagination, les criminels auront toujours un mètre d'avance sur les pauvres flics que nous sommes.

Les hurlements de détresse de l'épouse avaient ameuté les voisins de palier et quelques secondes plus tard la nouvelle courait déjà dans la cité : Samir Nasrédine était mort. Assassiné.

Le phare des trente glorieuses se mit à clignoter dès les prémices de la crise en soixante-treize, puis à vaciller dangereusement au début des années quatre-vingt. Aujourd'hui sa flamme n'éclaire plus rien. Régulièrement revient sur le devant de la scène l'idée de détruire deux bâtiments entiers. Comme l'indécent paraphe final d'une société qui signe ses aveux d'impuissance, imaginant s'exonérer de ses responsabilités en détruisant les preuves du délit. Le Maire de Champfleury-sur-Seine se prétend embarrassé par cette solution en

trompe l'œil. D'un côté on affiche un intérêt pour les habitants de la cité des Poètes, de l'autre on accentue la difficulté de trouver à se loger... Curieuse métaphore que d'implorer des immeubles pour répondre aux problèmes d'une société qui elle-même implose. Nos énarques pensent-ils réellement que le béton soit le seul responsable de ce fiasco ?

N'empêche que pour nous, les flics, la cité des Poètes reste une poudrière au calme relatif qu'il nous faut surveiller comme le lait sur le feu, la moindre anicroche peut y entraîner une série d'embrouilles. Jusqu'à présent le pire avait toujours été évité, mais l'étrange disparition de Samir risquait bien d'en être le déclencheur.

Un petit attroupement compact se forma aussitôt au pied de l'immeuble de la rue Aragon, où vivait le dénommé Nasrédine. Les griffes acérées de la pluie ne rebutaient pas la vingtaine de visages renfrognés de tous âges, plutôt jeunes et de sexe masculin qui stationnaient là, stoïques. Une voix sortie de l'ombre nous apostropha sans ménagement dès notre descente de véhicules :

- Ça doit vous faire un drôle d'effet de vous occuper de l'assassinat d'un Arabe, hein Commissaire ? Vous allez réellement le chercher l'enculé qui a fait ça ou, comme d'hab', classer le dossier ?

- Deux choses, jeune homme ! rétorquai-je dans la bousculade, au type qui m'avait si directement interpellé. D'abord une victime, quelque soit sa nationalité, mérite toujours que l'on retrouve son meurtrier. C'est un principe de base. Ensuite, je ne suis pas encore commissaire, mais seulement lieutenant de Police. Lieutenant Berling pour vous servir, et c'est moi qui vais sans doute être en charge de cette affaire.

Ascenseur en panne, huit étages à pied. Il paraît que c'est fréquent par ici. Je plains sincèrement les gens qui vivent tout en haut, au quinzième. Ils la méritent amplement, leur vue imprenable sur la tour Eiffel.

Les cages d'escaliers sont couvertes de graffitis, elles empestent l'urine et les poubelles oubliées trop longtemps au soleil, mais je n'ai pas le souffle pour grimper les huit étages en apnée. Courage Minotaure !

Chez Blaise Toussaint, j'ai frappé sur une porte d'entrée déjà entrebâillée. Personne n'a répondu. J'ai poussé un peu plus fort, le battant s'est ouvert complètement dans un sinistre grincement de gonds mal huilés, pour y découvrir, comme je le pressentais depuis quelques instants, le corps sans vie d'un grand Antillais, baraqué, en peignoir bleu ciel entrouvert, laissant apparaître une virilité désormais en berne.

Une clé de sol métallique lui était fichée en plein cœur et du papier musique traînait négligemment sur son ventre et glissait tout autour.

La partition s'intitulait *Rockquem* et seule la cinquième portée était utilisée. Les notes étaient manuscrites à l'encre de couleur bistre.

Très vite, je vérifiais que personne d'autre ne fut présent sur les lieux, vivant ou mort. J'inspectais toutes les pièces et les placards de cette grande

demeure pour homme seul, si l'on en juge par l'absence d'éléments féminins apparents. Ce rapide tour d'horizon de l'appartement me permit d'échafauder une première théorie des faits, assez limpide au demeurant, que je m'empressais de noter sur mon petit calepin à spirale : Blaise Toussaint est dans son bain, ainsi que l'atteste l'eau encore tiédasse de la baignoire, quelqu'un sonne à la porte, il enfile son peignoir à la hâte, va ouvrir et là, le visiteur lui plante brusquement la clé de sol dans le thorax. Blaise n'a pas le temps de réagir, sinon comment expliquer que ce colosse se soit laissé poignarder sans se défendre, ni même pousser un cri qu'un voisin aurait perçu. Ou alors, à l'instar de son ancien partenaire Samir Nasrédine, connaissait-il son meurtrier et n'avait donc, a priori, aucune raison de se méfier.

0-0-0-0-0-0-0-0-0-0